

Servanches, le 25 septembre 1807

Mon cher Jean,

Mon bien-aimé frère,

Dans la douce torpeur du matin, de la fenêtre de mon cabinet d'écriture, j'observe les entrelacs que forme la vigne vierge envahissant comme à chaque début d'automne les murs de mon jardin. Et tout autour de mon cœur, tandis que mes yeux ne peuvent se détacher des courbes fines et délicates de leurs vrilles, je sens se resserrer de plus en plus fort les lianes volubiles du chagrin. De leurs doigts de fées, elles veulent m'étouffer, me contraignent à lutter. Mais assis derrière mon écritoire, cherchant un exutoire à ce désespoir qui me ronge, je ne peux m'empêcher de songer à l'immensité de la peine qui est désormais tienne. Mes pensées prennent leur envol et te rejoignent en ces instants si sombres. Et mon désarroi me paraît d'un coup inopportun, mesquin. Car le seul homme dont la douleur ait besoin d'être allégée en ces heures de grands malheurs, c'est toi, mon frère bien-aimé. Toi qui durant mon enfance m'as toujours accueilli avec bienveillance. Toi qui tout au long de mon existence m'as apporté soutien et consolation. Toi que justement je sais inconsolable depuis cette effroyable disparition et que j'aimerais tant à mon tour être capable d'arracher aux griffes de l'affliction. Jeanne était un être merveilleux, je le sais. Et je te prie d'avance de me pardonner pour toutes ces paroles qui pourront te paraître plus que déplacées en de telles circonstances : n'oublie pas que moi aussi je l'ai connue – peut-être bien mieux que tu ne peux l'imaginer. Mais avant toute chose, rappelle-toi que moi aussi je l'ai voulue. Car bien qu'elle t'ait préféré à moi – pour quelles autres raisons t'aurait-elle choisi sinon – je n'ai cessé de la désirer avec ardeur, cette femme qui un jour avait si courageusement bravé océans et tempêtes. Cette force de la nature qui toute sa vie durant ne s'est jamais avouée vaincue. Son repos auprès de Dieu n'est-il donc pas des plus mérités après tant d'obstacles surmontés ? Telles les graines du savoir qu'elle a si vaillamment récoltées avant de les disperser dans cette terre dont elle est maintenant recouverte, elle a fait pousser en moi les fleurs de la passion. Grâce à elle, j'ai appris à cueillir les roses au matin de la vie. Mais surtout, à en boire leur nectar jusqu'à la lie. Et c'est ce que je voudrais que tu fasses mon bon et brave Jean que j'aime tant. Car si ton âme te donne l'impression d'être désormais aussi dénudée que les arbres dans la tourmente de décembre, que ton cœur n'est aujourd'hui plus qu'un jardin emprisonné dans une gangue de glace, n'oublie pas qu'aucun hiver n'est éternel. Ne fais donc pas de ta tristesse un rituel. Crois-moi, très bientôt, printemps puis été reviendront et les chênes retrouveront leur frondaison. Au gré des saisons, tu verras, tes plaies cicatriseront. Crois-moi, même pour toi, un jour les roses refleuriront. Je t'en conjure, ne te complais pas au royaume du désespoir. Ces précieuses années qui te restent, je t'en supplie, ne les transforme pas en mouvoir. Vois-les plutôt comme un cadeau de la providence. Comme nous le faisons déjà quand nous étions enfants, séchons-nous mutuellement nos larmes et rions. Ne laissons pas les épines de la douleur s'enfoncer davantage dans nos cœurs. C'est ce que Jeanne aurait souhaité, je te l'assure. Debout, côte à côte, face à l'horizon, tout en pensant à elle, levons la tête et regardons le Ciel en souriant. Car un jour, quand le royaume des cieux nous accueillera en son sein, je le sais, nous serons à nouveau tous réunis. Et nous cultiverons ensemble les fruits du paradis. De tout cela, je t'en fais la plus solennelle des promesses.

Ton frère qui t'aime plus que tout,

Paul